

De bruit et de fureur

à propos d'un forain, d'un faux nom, d'information et d'un cargo entre deux mers.

Par Gaël Teicher pour la Sharjah Arts Biennale 2015.

Il ne faut jamais croire Faustin Linyekula.

S'il vous dit qu'il ne va pas vous raconter d'histoire, attendez-vous à mille et un contes inouïs.

Et s'il ne vous dit rien, attendez-vous à mille et une voix par la sienne.

Et puis de toutes façons, et puis d'abord, Faustin Linyekula est un idiot.

À moins que ce ne soit Kabako, l'idiot.

Voilà d'ailleurs la première bonne raison de ne jamais croire Faustin.

La première, parce qu'elle vient avant les autres, tout à fait littéralement : « au début ».

Chez Faustin, « au début est le verbe », sans doute, mais invariablement le même :

« Je suis Kabako, c'est moi Kabako, encore Kabako, toujours Kabako, et c'est quand il y a Kabako que Kabako devient Kabako. »

Doit-on le croire ?

C'est une seconde raison à garder à l'esprit :

Doit-on croire Faustin, quand ces mots-mêmes, « Je suis Kabako », ne sont pas les siens, mais ceux d'un écrivain ivoirien ?

À moins que ce ne soient, justement, ceux de Kabako, personnage tout à fait secondaire d'une pièce où l'on croise pourtant les hauts-en-couleurs Mhoi-Ceul, Chérie Beauzieux, Crodurs, Sambouche, Cendiplaume ou encore La-Nièce.

Mais je m'égarer, il ne s'agit pas ici d'évoquer Bernard Belin Dadié mais Faustin Linyekula, pas d'envisager le théâtre — et encore moins la littérature — mais la danse.

Néanmoins, si ces mots qui ouvrent toutes les pièces de Faustin Linyekula depuis des années, sont toujours les mêmes, si c'est toujours lui qui les dit ; si, souvent, il se plante comme un arbre (un arbre de la forêt équatoriale, bien sûr) face aux spectateurs pour décliner cette identité, quand bien même serait-elle usurpée ; s'il a donné à la compagnie qu'il a créée — qu'il aurait pu nommer « la compagnie des hommes » ou « la communauté qui vient », puisant dans ses lectures et ses aspirations —, à cette compagnie donc mais aussi à cet espace qu'il a ouvert — au sens propre, et à force de creuser et de piocher —, et à la troupe, au lieu (l'une *itinère*, l'autre *recueille*), à cette idée même qu'il a du partage, du mouvement, du récit, si à tout cela il a donné le nom de ce personnage de seconde zone ; ne doit-on pas le croire quand il affirme être Kabako, toujours Kabako, encore Kabako ?

Non — j'ai failli me faire avoir — : il ne faut jamais croire Faustin Linyekula.

C'est un idiot, un forain, un artiste, un faiseur d'illusions et un raconteur d'histoires.

C'est d'ailleurs ainsi qu'il se définit (juste après avoir décliné le nom de Kabako) :

« Je suis un raconteur d'histoires ».

On pourrait d'ailleurs être cette fois tenté de le croire, mais c'est un piège tendu : Kabako (ou Faustin ? Je ne sais plus...) est plus précisément un raconteur d'Histoire.

Prenons « Le Cargo ». Son solo. Le solo de Faustin Linyekula — bien qu'il commence encore et toujours la pièce par... vous savez quoi.

Et qu'il le continue par... un chant. Le danseur dit qu'il ne va pas raconter, puis il chante.

Il ne faut jamais croire cet idiot.

Disons pour aller au plus simple que Kabako a dix ans, et que le solo est une façon simple de s'isoler pour faire le point. Mais qu'en fait, plus que les dix ans de Kabako, ce qui intéresse Faustin, ce sont ses propres dix ans. J'entends : l'époque où il avait dix ans. Son enfance. Elle est un pays quitté depuis longtemps, et qu'il veut revoir, mais vers lequel le voyage est périlleux. Un seul guide possible, son propre père. Une seule route, le chemin de fer. Envahi par la forêt qui très vite, en l'absence de trains réguliers, reprend ses droits. Alors, danser serait à la fois une façon d'accompagner la forêt dans cette reprise de terrain, de racines, et en même temps une manière de maintenir un passage pour le train, ou plutôt pour le voyageur — oui, la danse serait un véhicule, un substitut au train, un cargo terrestre, peut-être.

Au bout du voyage, il y a un cercle — sur la scène qui accueille « Le Cargo », c'est, dans le dos du danseur-conteur, un cercle de lumière, au sens le plus concret — je devrais d'ailleurs écrire « un cercle de lumières » : des projecteurs disposés en cercle. C'est le lieu du retour — et non le but du voyage (comme pour tout voyage, il n'y a qu'à la fin qu'on — Faustin, Kabako, l'idiot, moi — saura pourquoi on l'a fait, quel en était le but). Le village, la communauté, le ventre, chacun y projettera le lieu de son propre retour, l'Histoire est universelle parce que l'histoire est ancrée.

Autour de ce lieu, Faustin va danser, en une danse qu'il me semble impossible d'enraciner, à la fois d'ici et d'ailleurs, ou plutôt, *entre* l'ici et l'ailleurs. Entre avant et maintenant, aussi — la danse de l'enfance qui se laisse entraîner.

Et se laisser aspirer au cœur du cercle, et chaque projecteur lui faisant une ombre, c'est une foule qui danse avec lui.

Mais bel et bien une foule d'ombres. Une foule de fantômes.

Kabako est seul en scène avec une foule.

Ulysse, rentré trop tard à Ithaque, devient Charon dont la barque est sans doute un cargo où faire voyager clandestinement ces fantômes qui, s'ils sont ceux de l'enfance d'un danseur, sont aussi à la fois ceux de l'enfance d'un congolais et ceux de la République démocratique du Congo elle-même — la RDC, ex-Congo, ex-Zaïre, ex... comme il est écrit ailleurs, ce pays est un ex.

Mais surtout, à cet instant, ce pays est un corps, ce corps est une Histoire.

Et pour dire cette Histoire, Ulysse-Charon, Faustin-Kabako, organise une fête (« Ça ne coûte pas cher », dit-il...). C'est le travail du danseur, du metteur en scène, du (ra)conteur. De l'accoucheur. La chanson du début, qui revient, est une comptine. Une berceuse — pas de celles qui endorment : de celles au contraire qui éveillent l'enfant, de ces berceuses faites des bruits de la forêt autant que des voix des mères, du dialogue des oiseaux migrateurs autant que du rythme du train qui part et parfois, revient.

Un cargo est en principe — par définition, dit-on — un bateau de marchandise (« cargo », c'est la charge). De quelle marchandise est chargé ce cargo qui voyage depuis dix ans et plus, où l'on pourra croiser au gré des tempêtes Jean Genet, Yambo Ouologuem, Joseph Conrad, Adonis (« Comment marcher vers moi-même, vers mon peuple, avec mon sang en feu et mon histoire en ruine ? » croit-on entendre au début de la pièce) ? Peut-être cette charge est-elle faite des débris et des bribes d'une Histoire. Peut-être ce cargo est-il un bateau de réfugiés, d'errants, de survivants, une dérive en même temps que l'abri qui traverse les grains, la caisse de résonance pour dire, encore et toujours, que « c'est quand il y a Kabako que Kabako devient Kabako. »

Peut-être que finalement, je me suis laissé avoir : embarqué à bord du cargo moi aussi, j'ai écouté l'histoire que Faustin le forain avait dit qu'il ne raconterait pas.

J'ai bien peur d'avoir passé quelques lignes à me contredire :
un idiot, Faustin Linyekula ?

« La vie n'est qu'une ombre errante ; un pauvre acteur
Qui se pavane et s'agite une heure sur la scène

Et qu'ensuite on n'entend plus ; c'est une histoire
Racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur,
Et qui ne signifie rien. »

C'est Macbeth qui le dit. À moins que ce ne soit William Shakespeare. Ou encore Kabako ?
Voire Faustin Linyekula.

PS : et le but du voyage, alors ? Peut-être bien de ramener le Congo d'entre les morts. Sans se retourner, surtout sans se retourner. Ne jamais être Orphée.